

vosre père... Quoique Richelieu le comblât de prévenances et voulût déjà le rappeler pour traiter avec les Suisses et les Grisons, au sujet de la guerre l'Espagne qu'il méditait, le duc ne jugeait pas encore à propos de revenir. Nous partîmes de Paris ; vosre père vous vit, vous reçûtes à la fois ses larmes et ses caresses. Le duc voulait rester à Venise ; ses craintes s'étaient fortifiées, et il tenait plus que jamais à vous fuir élover secrètement. Les conseils de ce sénateur, et surtout l'exemple de deux illustres familles de la Romagne, qui, durant la tyrannie des Valentiinois, cachèrent ainsi leurs enfants pour les sauver, le déterminèrent à vous tenir loin de Paris et de Richelieu. Sur ces entrefaites, il reçut des lettres de France. Ce qu'il eût refusé au ministre, Henri de Rohan l'accorda au roi : il accepta le commandement de ses armées et battit les Espagnols dans la Valteline. Durant ce temps, vous demeuriez à Venise, Tancrède ; c'est à moi que vosre père vous avait confié... Je ne vous peindrai point la douleur qu'il éprouva en vous quittant ; il vous baigna de pleurs en appelant sur vous les bénédictions du ciel. Au moment du départ, il vous passa au cou la chaîne qu'il portait lui-même. Cette chaîne, c'est celle que vous aviez à ce bal, l'autre soir. Il y attachait une importance tellement superstitieuse, qu'il me fit jurer de ne jamais vous la faire quitter.

— J'emmène avec moi la duchesse, me dit-il ; Priolo, vous serez le seul tuteur de Tancrède. Dans peu, je l'espère, nous nous retrouverons, et Dieu veuille qu'alors il n'y ait plus en France de tyran ni de ministre ! Si je t'ai choisi, c'est que tu n'es pas calviniste ; les puissances catholiques s'alarmeront donc moins de ton séjour dans leur ville. On croira que Tancrède est ton propre fils, et cependant, ajouta le duc, jure-moi sur ton Dieu de ne jamais lui faire quitter une religion qui fut toujours celle de ma famille. Adieu ! Souviens-toi que je te laisse mon plus cher trésor !

Il partit aussitôt, avec la duchesse et Marguerite. Vous étiez trop jeune, Tancrède, pour comprendre alors l'étendue de ce malheur. Je vous emportai dans mes bras jusqu'à mon gîte, et, là, moi qui crois à la vierge, j'allumai l'humble lampe qui se balançait devant son image.

— Veillez sur mon fils, chère patronne ! m'écriai-je.

Et vous fûtes mon fils, Tancrède ; je vous appris le rude apprentissage du marin, j'accoutumai vos membres délicats à la marche et à la fatigue. Que de fois vous avez couru vers Fusine ou Murano, sous le vent de ma grande voile latine, écoutant des vers de Pétrarque ou de Torquato, que je chantais ! Je me prenais alors à vous regarder avec amour, et, en vous voyant si beau, je songeais à vosre père, le grand capitaine ! Un jour, je vous fis toucher de vos faibles mains la lourde épée que le duc avait donnée à l'arsenal de Venise ; un éclair brilla dans vos yeux, Tancrède, un éclair qui aurait pu me trahir ! Depuis quelque temps, en effet, la présence d'un nouvel ambassadeur de France vendu au cardinal de Richelieu me glaçait de crainte ; je tremblais que l'espionnage ne se fit maître de mon secret ; j'avais peur de mourir et de vous laisser sans scutien. La duchesse m'écrivait, elle parlait de vous faire venir ; vous étiez alors dans votre sixième année... De nouvelles persécutions suscitées à vosre père devinrent bientôt pour vous un nouveau motif d'exil. La malheureuse femme se résolut à entreprendre un voyage, ne fût-ce que pour vous serrer une fois encore entre ses bras ; elle me prévint du lieu de notre entrevue. C'était en Hollande, à Rotterdam. Son mari comptait sur l'appui du prince d'Orange. En ce pays, du moins, les partisans du duc de Rohan étaient nombreux ; là, Richelieu était haï. Avec cet avis, vosre mère me faisait passer quelque argent, mais le duc en manquait lui-même ; il s'était trouvé retenu dans la Valteline. Les faibles ressources dont il pouvait disposer en votre faveur furent bientôt épuisées.

Ce fut donc sous le double poids de la douleur et de la misère que je m'embarquai pour la Hollande. Nous avions à peine de quoi payer le voyage, Tancrède, mais vous ne pouviez vous apercevoir du besoin. A peine débarqué à Rotterdam,

épuisé de faim et de fatigue, je cherchai vainement vosre mère. Une lettre de vosre sœur m'apprit, au bout de trois jours, que la maladie faisait renoncer la duchesse à ce voyage. L'homme qui me remit cette lettre, c'était le jeune comte Henri de Chabot, cadet de la branche de Jarnac, qui était chargé de ce message. Il me parut étrange que vosre mère eût mis un tiers dans la confidence. Il vous considéra avec attention, m'enveloppa longtemps de questions adroites, auxquelles je ne crus pas devoir répondre ; puis, voyant que j'opposais un froid silence à ses protestations d'amitié et d'intérêt pour vous, il me dit qu'il repartait la nuit même, satisfait d'avoir rempli la mission délicate dont mademoiselle de Rohan l'avait chargé.

— Je suis dans le secret, ajouta Henri de Chabot ; que Dieu vous protège ainsi que Tancrède ! Si vous êtes dans le besoin, seigneur Priolo, voici vingt pièces d'or ; c'est tout ce que je possède.

J'acceptai la somme : elle me dégageait d'un remords horrible, qui m'étreignait l'âme depuis trois jours. En touchant le port, j'avais engagé la chaîne de vosre père, pour un seul jour seulement, chez un orfèvre... C'était mal, je le sais ; mais vous aviez faim, vous aviez soif... mon cœur se fondait en entendant vos sanglots ! L'or de cet homme m'avait presque réconcilié avec sa figure, sur laquelle j'avais cru lire la perfidie et la lâcheté. La chaîne me revint à la mémoire, et, bien que la nuit fût venue, je m'acheminai avec vous vers la demeure de l'orfèvre, nommé Jacob Renetz. A peine avions-nous tourné le coin de l'Amirauté, à quelque distance du quai de la Meuse, que je me vis assailli par cinq ou six hommes masqués, qui, se jetant sur moi à l'improviste, me portèrent de coups et m'étendirent sur la place. Pendant cette tuerie, où j'appelais vainement du secours, l'un de ces misérables se pencha sur moi, me fouilla et m'enleva ma bourse et mes papiers... malgré le sang qui coulait abondamment de mes blessures, me cramponnant alors à la muraille, je me soulevai, je voulus courir, en vous voyant au pouvoir de ces ravisseurs. Ils vous emportaient rapidement vers le port, malgré vos cris, impuissants comme les miens.

— Sauvez-le ! sauvez-le ! m'écriai-je une dernière fois avec d'incroyables efforts en voyant venir à moi un homme qui tenait une pièce d'étoffe sous le bras, et qui se dirigeait vers le port avec sa lanterne. Sauvez cet enfant, ce n'est pas de moi qu'il s'agit !

L'homme se baissa vers moi, me regarda au visage, et me voyant retomber, les yeux fermés, dans une mare de sang, il me crut mort, et courut du côté d'où partaient vos cris.

Pendant qu'il courait, ma langue s'était collée à mon palais, mes oreilles n'entendaient plus, j'avais perdu connaissance... Je fus ramassé par la ronde de nuit, qui ne croyait relever que mon cadavre. Je restai quatre mois à me rétablir de mes blessures ; toutes mes démarches pour vous retrouver furent inutiles... Tout ce que je pus apprendre, c'est que l'on avait vu ces hommes masqués qui vous enlevaient se diriger vers un navire des Indes. Mon hôte me ajouta que le nom du capitaine de ce navire était David Potnick. La nuit même de vosre enlèvement, il avait levé l'ancre pour un voyage de long cours aux grandes Indes. Il devait y rester plusieurs années pour les affaires de la Compagnie. C'était un homme dur, emporté ; les marins eux-mêmes redoutaient ses violences. Le portrait que cette femme me faisait du capitaine redoublait encore mes alarmes. Quel sort vous était réservé, Tancrède ? Quels tourments, quelles infortunes pour moi ! Un bâtiment allait faire voile pour Patavia, je n'hésitai pas, je m'y embarquai comme marin. Si vous m'aviez vu alors, Tancrède, vous eussiez reculé ; la maladie avait fait de moi un fantôme. Miné à la fois par la fièvre et la misère, en butte tout le jour aux railleries de mes compagnons, qui ne voyaient en moi qu'un aventurier, un misérable bohémien, on proie au découragement et à la tristesse, je traînai à bord une vie si lourde et si douloureuse, que je saluai ces nouvelles contrées comme une terre promise. Là, j'espérais vous revoir, vous retrouver : vous étiez devenu ma seule idée, mon seul rêve !